

Gérard Prévot

Contes de la mer du Nord

FANTASTIQUE



Contes de la mer du Nord

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© Succession Gérard Prévot

Illustration de couverture : © D-Keine – iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-407-3

Dépôt légal : D/2018/12.583/12

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Gérard Prevot

Contes de la mer du Nord

nouvelles

Postface d'Élisabeth Castadot



GÉRARD PRÉVOT, UN DÉMON SATURNIEN

Est-ce qu'on ne parle pas toujours mieux des gens qu'on n'a pas connus ou qu'on n'a pas eu l'occasion de fréquenter, à une époque ou à une autre de sa vie ? J'en ai un peu l'impression. Jean Ray, je l'ai vu un jour, une seule fois, en 1963, dans un grand magasin de Bruxelles où il signait ses livres. Je me suis approché de la table derrière laquelle il se tenait, je l'ai dévisagé rapidement et je suis parti. Sans un mot. Sans me faire offrir une dédicace, alors que déjà son œuvre entière me passionnait. J'ai erré quelques minutes entre les rayons, tout en l'observant de loin, tout en me demandant si j'allais l'aborder et, dans l'affirmative, ce que je pourrais lui dire. Et puis, je lui ai tourné le dos et j'ai quitté le magasin.

Les années ont passé – et j'en suis arrivé à étudier, à approfondir le personnage et son œuvre immense, à leur consacrer des pages et des pages, et aujourd'hui encore je poursuis ce passionnant travail.

Avec Gérard Prévot, il en a été tout autrement. C'est un manuscrit qui me l'a fait connaître. Il était intitulé Les Contes de la mer du Nord. Immédiatement, je l'ai aimé et j'ai adressé une lettre enthousiaste à l'auteur. Je lui disais que ses textes m'avaient plu et que les éditions Marabout (dont je dirigeais à ce moment-là la section littéraire) étaient disposées à les publier, sous réserve d'en modifier le titre. Ai-je bien fait ? Je l'ignore. Je sais seulement que je souhaitais

un titre commercial, approprié à ma collection fantastique où figuraient déjà Jean Ray et Thomas Owen. Et c'est ainsi qu'en 1970 a paru Le Démon de février (en même temps du reste que Soleil des loups d'André Pieyre de Mandiargues), un recueil qui d'emblée a obtenu un franc succès.

À partir de là, nous sommes devenus des amis, des intimes. Dans ces années, Gérard Prévot vivait toujours à Paris. Il occupait une petite chambre, au fond d'une arrière-cour de la rue Saint-Romain où je suis allé souvent le voir. On parlait de la littérature fantastique qui semblait de plus en plus correspondre à ce qu'il recherchait, de poésie, de Gérard de Nerval, de Mozart. Il les vénérât, les admirait sans réserve et désirait pour ainsi dire s'identifier à leur génie.

On parlait aussi de la Belgique. Il l'aimait et la détestait à la fois mais le plus curieux, c'est qu'il évoquait d'ordinaire son pays natal à travers des images toutes faites, et même un certain exotisme – l'exotisme de la Flandre. Et puis cette Flandre est devenue chez lui une idée fixe et j'ai senti qu'il avait à présent besoin d'elle pour écrire, que sans son atmosphère et ses paysages il ne pouvait plus vraiment plonger au cœur de l'imaginaire. Tout alors s'est déroulé très vite : il est venu d'abord à Bruxelles puis, au bout d'un mois, il est allé définitivement s'installer à Ostende, en face de la mer du Nord.

Bientôt, d'autres recueils de contes ont paru : Celui qui venait de partout, La Nuit du Nord, Le Spectre large. Sa renommée a grandi mais encore fallait-il qu'il puisse vivre. Pour y parvenir, nous avons imaginé la création d'une série populaire de science-fiction. Je me souviens qu'on s'est fort amusés en cherchant le nom du personnage et le pseudonyme sous lequel elle apparaîtrait. Le nom de Dan Dubble s'est rapidement imposé à nous puisque aussi bien il y aurait un dédoublement de personnalité. Quant à la signature choisie, Red Port, elle est une anagramme de Gérard Prévot – une anagramme

partielle. Nous nous sommes mis d'accord pour que quatre titres soient publiés par an, titres que nous avons fixés à l'avance et qui, en vérité, avaient trait à des circonstances personnelles de la vie de Gérard Prévot.

Dans ses contes fantastiques, on retrouve d'ailleurs régulièrement des allusions, directes et indirectes, franches ou déguisées, à des personnes et à des faits réels, et certaines histoires sont même des transpositions oniriques, phantasmatiques, d'événements qu'il a vécus. J'ajouterais ici qu'un rien le faisait « fabuler », que le moindre incident le mettait sur la piste d'un récit et qu'il puisait beaucoup de ses idées au hasard de ce qui se passait autour de lui. C'est en lisant les mots « spectre large » sur l'emballage d'un médicament qu'il a ainsi eu l'idée d'écrire le conte portant ce titre... En quoi, il était un démon saturnien, pour reprendre le bel adjectif de Gérard de Nerval.

Jusqu'à sa mort, survenue en novembre 1975, Gérard Prévot n'a pas cessé d'écrire. Outre ses contes et ses romans « alimentaires », il devait continuer de composer des poèmes et de tenir des notes qu'il avait baptisées Fragments d'un journal. Mais, surtout, il allait s'atteler à un livre qu'il voulait « incendiaire », qui serait une manière de régler ses comptes et de proclamer son indépendance par rapport au monde culturel. Ce brûlot est devenu Le Point de chute et c'est, de fait, une œuvre fébrile et pathétique, d'une densité rare. Oserais-je prétendre qu'elle constitue son testament littéraire ? A posteriori, il est facile de juger un ouvrage, d'en analyser la trajectoire, les tenants et les aboutissants.

Quand j'en ai pris connaissance, quinze jours à peine avant qu'il ne rende son dernier souffle, j'étais loin de penser que ce serait là sa dernière œuvre achevée et que je ne le verrais plus.

Est-ce pour cette raison que je n'ai presque rien écrit sur lui depuis dix ans ? C'est possible, c'est sans doute probable. Après tout, la

pudeur est peut-être le signe extérieur de l'amitié.

Jean-Baptiste Baronian

1986

L'horloger de Rumst

1

Je venais d'avoir douze ans et, par une fenêtre du chalet, je regardais s'en aller le dernier bac. J'étais seul pour l'instant dans le grand salon du rez-de-chaussée, et d'autant plus seul que le chalet perdu dans la petite île au centre du lac avait retenti tout l'été des rires de nos pensionnaires. À côté de moi, la radio, que Virginia laissait toujours ouverte, annonçait une longue période de brouillard. Déjà, le temps se gâtait. En cette matinée du 15 octobre, le chalet, traditionnellement, fermait ses portes. Devant moi, sur le lac assombri par une pluie fine et persistante, le bac chargé des derniers voyageurs touchait presque à l'autre rive. Pendant six mois, jusqu'au 15 avril, il ne reviendrait plus.

– Walter ! Walter ! dit une voix dans la maison.

Je ne répondis pas. J'avais tout le temps de répondre. Depuis le mois de juin, depuis que mes parents étaient morts, je vivais ici, entre mon oncle Alexandre, le frère de ma mère, le propriétaire du chalet, le couple de gardiens, Virginia et Stephen, les serveurs, maintenant tous en allés, et les touristes, qui venaient de partir aussi. Jusqu'au 15 avril, je resterais seul auprès de l'oncle, de Virginia et de Stephen. Ils pouvaient bien m'attendre un peu. Je voulais voir comment Hermann von Tritt, que l'on disait milliardaire mais que je trouvais bedonnant, allait

pouvoir mettre pied sur la rive sans faire verser le bac. Pour autant que le rideau de pluie me permît de m'en rendre compte, il me sembla qu'il trébuchait en débarquant et que, sans l'aide du passeur, il eût soudain cessé entre les herbes de la rive d'être à la fois milliardaire et bedonnant.

Cela me fit sourire, mais ne me donna pas le plaisir que j'en escomptais. Je vis encore la belle Francesca, que mon oncle appelait « marquise », s'en aller dans sa robe blanche, vers les bois voisins de la ville et vers je ne sais quelle vie. Puis le passeur amarra tranquillement le bac et, quand il eut fini, disparut à son tour, dernier témoin de la saison, entre les arbres. J'étais seul.

– Walter !

Je laissai retomber le rideau de la fenêtre et je m'en allai au-devant de mon oncle.

– Enfin, me dit-il, te voilà !

L'oncle Alexandre m'attendait dans la cuisine, un livre d'anglais ouvert devant lui sur la table. Du haut de ses cinquante-huit ans, il prenait la vie au sérieux. Il avait décidé de me garder avec lui tout l'hiver puis toute la prochaine saison, et de ne m'envoyer poursuivre mes études vers je ne sais quelle ville d'en face qu'en octobre de l'autre année.

– Seulement, me dit-il, tu comprends, je ne veux pas que tu perdes un an. Avant d'être propriétaire de ce chalet, j'ai été moi-même instituteur, et je vauz bien tous les ânes que tu rencontreras par la suite. Je veux qu'on sache, quand tu entreras comme pensionnaire dans un collège dont je n'ai pas encore fait le choix, que l'oncle Alexandre t'a donné des leçons. Nous allons commencer aujourd'hui par l'anglais. *What do you know in English ?*

– Pardon, mon oncle ?

– Je m’en doutais. Tu ne sais rien. Eh bien, nous allons prendre la première leçon.

C’est ainsi que j’appris que mon tailleur était riche.

Tout brave homme qu’il fût, l’oncle Alexandre n’avait pas le secret de me plaire vraiment. Il cherchait à m’impressionner par des connaissances que je devinais plutôt maigres, à en juger par le soin qu’il prenait de s’en référer constamment au dictionnaire ouvert devant lui. J’en déduisis que nous n’avions, ni lui ni moi, la bosse des études – mais je me suis toujours gardé de le lui dire. Il ressemblait physiquement à ma mère, et cela m’a beaucoup aidé à l’aimer.

L’affection pure et simple, je la trouvais auprès de Virginia.

Mariée à Stephen, qui semblait passer sa vie à mettre en ordre un chalet qui ne fut jamais dérangé, Virginia préparait les repas pour les ogres que nous étions, ne se fâchait jamais – quoi que je fasse – et m’appelait toujours au bon moment dans la buanderie, quand elle préparait les crêpes ou les confitures, par exemple, fermant les yeux sur mes excès qu’elle avait elle-même provoqués et me laissant ainsi entendre qu’il y avait autre chose dans la vie que les leçons d’anglais et les remises en ordre sempiternelles d’un chalet perdu dans l’hiver.

Le soir, quand l’oncle Alexandre décidait que l’heure était venue de m’envoyer paître sous les draps, Virginia m’accompagnait et profitait des longues parties de cartes entre l’oncle Alexandre et Stephen pour me faire la lecture. C’est ainsi que j’appris par elle à peu près tout ce que la littérature fantastique – celle de Poe, de Stevenson, de Lagerlöf et de quel

ques autres encore – réserve à ceux qui ne considèrent pas la nuit comme le seul domaine du sommeil.

Mais enfin, en règle générale, la vie était plutôt monotone au chalet de l'île de B...

Jusqu'au jour où je fis la rencontre de l'horloger de Rumst.

On venait d'entrer en novembre. Il pleuvait sur l'île et sans doute aussi sur les environs. (Je devais m'apercevoir plus tard qu'il pleuvait souvent dans ce coin-là.) J'avais fait une chose que je n'avais pas encore osé faire – j'étais monté dans la mansarde du chalet pour éviter l'oncle Alexandre ou du moins son cours, son cours d'anglais, de latin ou de mathématiques. Je me disais, à tort ou à raison – par bonheur pour moi, ce fut à raison – que l'on me chercherait au-dehors, dans l'une des grottes du parc ou vers le refuge des cygnes. (On connaissait mon amour pour les animaux.) En effet, tout l'après-midi, je vis, par la lucarne ouverte sur les grands jardins de l'île, Stephen et Virginia courir en m'appelant. Stephen courait vraiment, de pelouse en pelouse, criant mon nom à tous les échos du lac, comme si l'affaire avait eu la moindre importance. Pouvais-je me perdre, puisque nous étions sur une île ? Et si même je m'étais perdu, en quoi était-il responsable ? Je crois plutôt qu'il criait pour plaire à l'oncle Alexandre et pour, en quelque sorte, justifier sa présence au milieu de nous. Quant à Virginia, elle se contentait de le suivre en modulant parfois mon nom d'une voix plus douce, si douce que je fus plus d'une fois sur le point de l'écouter et de descendre.

Quand, vers quatre heures, je vis mon oncle sortir à son tour du chalet et se mêler aux recherches, je faillis abandonner la partie, sortir de ma retraite, interrompre leur angoisse, aller vers

la cuisine et sur le seuil pour leur crier : « C'est moi, Walter – que voulez-vous ? Je suis là. » D'ailleurs, c'était l'heure entre toutes délicieuse des toasts. Et puis, les cours, à cette heure-là, finissaient.

J'ouvris le porte de la mansarde pour descendre, et c'est alors que j'entendis...

(Ah, ce n'était qu'un bruit très lointain et très calme – un peu comme le bruit de l'eau sur les pierres du torrent ou celui que ferait une bille en ricochant entre les herbes d'un jardin.) Je l'entendis. Je refermai la porte, et je m'aventurai vers l'ombre de la mansarde du chalet.

C'est là que je l'aperçus. Il se tenait debout devant un établi sur lequel, l'instant d'avant encore, j'en étais sûr, il frappait. Mais il s'était interrompu en me voyant, et me regardait de ses yeux étranges et bleus.

Plutôt petit sous ses vêtements noirs, il paraissait avoir cent ans, et le seul trait qui me retint dans sa personne, à cette première rencontre, ce fut la chevelure, épaisse et blanche.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui dis-je.

Il ne me répondit pas. D'un geste lent, il me montrait son établi, comme si, du même coup, j'avais dû deviner le sens de son travail. Il me faisait songer à l'oncle Alexandre. C'était la même manière de se présenter, de se faire reconnaître, de se faire en quelque sorte accepter.

– *Do you know English ?* lui dis-je.

– *Yes. And you ?*

– Non, dis-je. Mon oncle dit qu'en anglais, on écrit élastique et on prononce caoutchouc. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Tu me l'as déjà demandé.

- C'est vrai, dis-je. D'où viens-tu ?
 - Pour autant que je m'en souviens, je viens de Rumst.
 - Rumst ?
 - Rumst est un ensemble de briques – je veux dire : une briqueterie et un village autour.
 - C'est là que tu es né ?
 - Non. Je ne pourrais plus te dire où je suis né. Il y a si longtemps... J'étais à Rumst avant d'être ici. C'est tout ce que je peux te dire. Demain, je me retrouverai peut-être à Rome ou à Londres ou à Ankara ou à Los Angeles ou à Bangkok ou dans une île comme celle-ci ou dans un village comme Rumst.
 - Tu voyages beaucoup.
 - Oui, beaucoup. Enfin, je comprends que ce soit beaucoup pour toi.
 - Pas pour toi ? Vraiment ?
 - Non, vraiment pas. Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer, et puis, ce n'est peut-être pas nécessaire. Tu comprends, l'espace, Walter...
 - Tu connais mon nom ?
 - Oui. L'espace, Walter, ce n'est pas un secret pour moi. Le monde que tu as pu voir sur les cartes de tes atlas, c'est tout au plus une rue.
 - Une rue ? Une rue de Rumst ?
- Cela nous fit rire tous les deux.
- Tu as raison, Walter, de jouer avec les mots. S'il y a une vérité dans le monde, c'est à travers les mots qu'on peut la découvrir. C'est pourquoi il n'est jamais trop tôt pour aller vers eux et les apprivoiser. Sans quoi l'espace est une impasse.
 - Toi aussi, tu joues avec les mots !
 - Oui. Mais je joue plus tristement que toi. Les mots sont

devenus pour moi quelque chose d'aussi connu, d'aussi étroit que toutes les villes du monde. Il n'y a plus que ceci qui m'intéresse vraiment.

Il se pencha sur l'établi et je vis qu'il réglait minutieusement un ressort. Je m'approchai, j'examinai attentivement toutes les pièces fort compliquées de ce qui m'apparaissait jusqu'alors comme un jeu, et je distinguai sur des tas de petits cadrans des tas d'aiguilles en mouvement.

Je n'avais vu qu'en deux endroits – dans la cathédrale de Beauvais et surtout dans la tour Zimmer à Lierre – des merveilles à peu près semblables. Sur une multitude de petits cadrans, des horlogers astronomes avaient établi, pour l'éternité, semblait-il, les mouvements du temps, des marées, des saisons et des astres. Ici, pourtant, je ne compris rien au travail qui se faisait devant moi et, renonçant à interroger mon vieil ami par crainte de lui laisser voir mon ignorance, je me contentai de lui dire :

– Tu es un fameux horloger.

Il eut un sourire bizarre. Il me regarda longuement, et je lus dans son regard autant de détresse que d'amitié. Enfin, interrompant son travail, il me dit :

– Walter, ne me trahis jamais. Quoi qu'il arrive.

J'en eus la gorge serrée et je pus à peine dire :

– Oui.

– Tu comprends, dit-il, il ne faut pas qu'on sache que nous nous sommes rencontrés. Tu as raison, je suis un horloger. Appelle-moi l'horloger de Rumst, si tu veux. Mais ne dis jamais à personne que tu m'as vu ici. Nous nous rencontrerons encore, dans les jardins ou dans cette mansarde. Je n'ai pas fini mon

travail. Simplement, personne ne doit savoir que je suis là. C'est un secret entre toi et moi.

– Pas même Virginia ? lui dis-je.

– Pas même. Promets-le moi, Walter.

Je promis.

À peine la promesse faite, j'entendis la voix de l'oncle Alexandre sur le seuil de la mansarde. Je me tournai vers lui, persuadé que nous venions tous deux d'être surpris. L'oncle Alexandre vint vers moi et me dit d'une voix bourrue :

– Eh bien, Walter, qu'est-ce que tu fais là ? Nous t'avons cherché partout ! Veux-tu m'expliquer ce qui se passe ?

Je me tournai vers mon ami.

Tout avait disparu – l'horloger et l'établi.

J'étais seul et sans voix, dans cette mansarde du chalet, face à l'oncle Alexandre.

– Alors, petit, c'est ainsi que tu suis les cours que je te donne ? Je n'ai jamais aimé l'école buissonnière, fiston. Me diras-tu enfin ce que tu faisais ici ?

– Oncle Alexandre, je rêvais.

Il éclata d'un rire épais et brutal, dont j'eus honte en secret pour lui, en pensant que peut-être l'horloger de Rumst l'entendait. Puis, sa voix s'adoucit pour me dire :

– Allons, viens, je te pardonne pour cette fois. Mais demain, qu'il pleuve ou non, tu auras deux heures d'algèbre au lieu d'une.

Je redescendis avec lui. Il pleuvait toujours et le soir au-dehors, par plaques de brume, griffait sauvagement les arbres.

J'avais promis de me taire et je me tus. Le moment le plus difficile, ce fut le soir. Quand Virginia vint me border et me lire la suite d'un conte interrompu la veille, je dus faire effort sur

moi-même pour ne rien laisser voir du trouble où j'étais. Mais Virginia me connaissait trop bien et, s'arrêtant dans sa lecture, me demanda soudain ce que j'avais.

Je m'en tirai par une question.

– Virginia, combien sommes-nous dans cette île ?

– Voilà une question absurde, dit-elle. Nous sommes quatre : ton oncle, et Stephen, et puis toi et moi, bien sûr. Aurais-tu vu quelqu'un d'autre ?

– Non, non, dis-je précipitamment.

Trop précipitamment, peut-être. Virginia en fut alertée et me regarda sévèrement.

– Pourquoi me mens-tu, Walter ? C'est la première fois que je te surprends à tricher. Qui as-tu vu ? Quand ? Et où ?

Je dis alors très vite, en rougissant, parce que j'allais mentir pour la première fois :

– J'ai cru voir ma mère dans la mansarde, après-midi.

Je craignais plus que tout une autre question de Virginia. Mais elle referma le livre, se pencha vers moi, m'embrassa longuement et s'en alla après avoir éteint. Du seuil, elle me dit seulement d'une voix étrangement triste :

– Bonne nuit, Walter. Ne pense plus à cela. C'était une illusion. Tu es trop tendre, voilà tout.

J'attendis un long moment puis je sortis du lit, gagnai à pas prudents la porte du palier, l'entrouvris et, penché sur la rampe, j'écoutai ce qui se disait en bas.

– C'est donc pour cela, disait l'oncle Alexandre, qu'on ne l'a pas vu de tout l'après-midi.

– Il faut supprimer les lectures, Virginia, dit la voix forte de Stephen. Cet enfant est trop sensible.

– On ne peut pas l’empêcher d’aimer, dit Virginia.

– Je vais lui parler, dit l’oncle.

Je rejoignis ma chambre en hâte, en oubliant de refermer la porte, et je me glissai dans le lit. Quand l’oncle Alexandre entra dans la chambre, il vit un enfant endormi et qui, pour plus de sûreté, s’était mis à ronfler doucement. Il hésita, s’approcha et – Dieu merci – s’en alla.

Il me fallut de longues heures avant de trouver le sommeil.

Mon ami l’horloger de Rumst m’apprenait ainsi l’insomnie.

Je le revis cinq ou six fois, au hasard des brèves sorties que l’on me permettait dans les jardins maintenant enneigés. Il se tenait dans une grotte, au fond du parc, l’établi posé devant lui, et travaillait avec lenteur et régularité. Parfois, je l’observais de loin. Dès qu’il m’apercevait, il avait un geste amical, paraissait vouloir interrompre son travail, mais s’y remettait aussitôt comme s’il avait craint je ne sais quel retard ou quelle erreur ou quel reproche. Nous nous parlions de moins en moins dans ces rencontres, et je vis bien qu’il le faisait exprès. Plus le temps passait, plus il prenait ses distances avec moi. Il hésitait maintenant avant d’achever ses phrases et parfois même les laissait en suspens. Son regard aussi me fuyait. Pourtant, je ne l’avais jamais trahi, et si je l’interrogeais peu, c’était pour respecter ce soin qu’il prenait d’être toujours penché sur l’établi et de vérifier à chaque instant l’excellence d’une mécanique dont les détails jour à jour m’apparaissaient plus impressionnants mais dont le sens, bien sûr, m’échappait.

Un jour, je n’y tins plus. C’était par un matin clair du début de décembre. La pluie, la neige et le brouillard avaient pour quelques heures fait place aux rayons rares et merveilleux d’un

soleil d'hiver. Abandonnant leur refuge, les cygnes étaient revenus sur le lac. Je l'aperçus, lui, l'horloger de Rumst, au beau milieu d'une prairie. Son éternel établi devant lui, il travaillait sous le projecteur du soleil. Au risque d'être aperçu du chalet, au risque aussi de dénoncer sa présence dans l'île, je courus vers lui.

Il leva les yeux dans ma direction, me reconnut, attendit que je fusse devant lui, me dit simplement : « Bonjour, Walter », et se remit au travail.

J'étais triste et j'étais fâché. Tout haletant encore de ma longue course dans la prairie, je lui criai :

– Pourquoi ne me dis-tu plus rien ?

J'avais une autre question sur les lèvres (Pourquoi est-ce que tu ne m'aimes plus ?), mais celle-là, je la gardai pour moi.

Sans même arrêter son travail, sans me regarder plus d'une seconde, il me dit :

– Walter, ne sois pas fâché. Tu sais bien que nous nous sommes tout dit.

– Tout ? Tout quoi ? Je ne sais même pas ce que tu fais.

Il cessa enfin pour une minute de contrôler ses aiguilles et de retoucher ses cadrans. Il redressa sa petite taille, leva sur moi son regard bleu, et ses cheveux blancs dans le soleil étaient une tache de neige au-dessus de toutes les autres.

– Je t'ai tout dit, Walter. Tu comprendras plus tard, voilà tout.

Puis, comme je restais interdit, au bord des larmes, prêt à fuir, il ajouta de la même voix calme :

– Et je n'ai jamais cessé de t'aimer.

À certaines heures, je croyais à son amitié, mais à d'autres moments, il me semblait qu'il n'était ici qu'un intrus, que son

travail interminable n'était qu'un prétexte et que la vraie nature de sa présence dans l'île, sa raison d'être parmi nous, avait un sens profondément néfaste. À ces moments-là, je n'étais pas loin de voir en lui un démon, un être hostile et redoutable, qui nous mettait tous en danger. Mais la plupart du temps, il m'apparaissait indifférent, et son attitude envers moi me renforçait dans cette idée.

Son amitié m'était douce. Son hostilité supposée me fit parfois trembler de peur. La seule idée d'indifférence m'était alors inacceptable. C'est pour le punir d'une indifférence possible et pour le perdre, je crois bien, que j'eus un jour de la mi-décembre la cruauté de lui tendre un piège.

J'étais au salon, vers trois heures de l'après-midi, en compagnie de Stephen. L'oncle Alexandre faisait sa longue sieste traditionnelle dans la chambre du haut, car les médecins disaient qu'il s'était beaucoup fatigué. Il ne descendait plus que vers quatre heures, et les cours alors reprenaient. Dans la buanderie, Virginia repassait le linge en attendant de préparer le repas du soir. J'étais sûr que vers six heures, après les cours, elle m'appellerait pour l'aider (mais en fait pour « rachiner », comme elle disait, avec la longue cuiller de bois, la casserole de mousse au chocolat).

Nous étions donc seuls au salon, Stephen et moi. Par la fenêtre, j'aperçus l'horloger de Rumst, là-bas, dans la grotte du parc.

La neige avait cessé depuis midi. Il faisait clair encore. Les brumes s'annonçaient au loin, sur les bois. Au-dessus du lac, des canards sauvages faisaient entendre leurs cris que j'aime tant.

L'idée me vint d'un seul coup. J'ouvris toute grande la porte du salon et je criai à Stephen :

– Le premier à la grotte, Stephen ! Je te bats de six longueurs ! Déjà, j'étais parti. Bien sûr, j'avais pris une avance. Bien sûr, je courais mieux que lui. Bien sûr aussi, je savais que si je devais tomber ou perdre mon souffle, Stephen aurait, comme toutes les grandes personnes, l'élégance de ne pas en profiter. Mais la course ne m'intéressait pas vraiment. Ce que je voulais, c'était arriver dans la grotte un peu avant Stephen, me tenir à côté de l'horloger, l'empêcher de disparaître, attendre que Stephen soit là et voir ce qui se passerait.

Quand j'arrivai devant la grotte, je me retournai vers Stephen : j'avais au moins dix longueurs d'avance.

Je bondis dans la grotte et, indifférent à mon tour devant l'ahurissement de l'horloger de Rumst, je m'agrippai à l'établi des deux mains. J'eus le temps d'entendre l'horloger me dire à voix basse : « Tu m'as promis, Walter. » Déjà, Stephen était là.

Je le vis achever sa course devant moi, traverser l'horloger et l'établi, comme si tout cela n'avait été que du vent, et s'abattre en riant sur la pierre de la grotte en me disant :

– Eh bien, qu'est-ce que tu veux avec tes bras ouverts ? Tu veux lutter, peut-être ?

Je me mis à pleurer doucement.

Stephen se releva, vint vers moi, me prit dans ses bras et me dit pour me consoler :

– Pourquoi pleures-tu, Walter, puisque tu as gagné ?

Et nous revînmes au chalet, mon lourd secret bien enfoui en moi.

Dans la nuit de Noël, après la messe de minuit que nous avions écoutée tous les quatre dans le salon, par la radio de Virginia, mon oncle me permit de vider une coupe de